

La Marée verte et ses épaves

2 - *Les technocrates contre l'« écologie »*

Voici, parmi d'autres enquêtes en cours, la suite de *La Marée verte et ses épaves*, entamée à l'automne 2019, interrompue en février 2020 par l'irruption du virus (vous vous souvenez ? Le covid 19 ?), et dont nous avons publié le premier épisode¹ en décembre 2021.

Il faudrait bien apprendre à finir et à publier ces multiples écrits avant de se lancer, sans cesse, dans de nouvelles recherches ; mais est-ce possible alors que le cours des choses s'accélère sans cesse également ; et sans cesse nous précipite contre de nouveaux obstacles à connaître et à résoudre. A connaître *pour* les résoudre.

Ce premier épisode retraçait l'essor de la critique anti-industrielle et du « retour à la nature », en France surtout, entre le bombardement atomique d'Hiroshima, en août 1945, et le premier grand rassemblement anti-nucléaire et écologiste du Bugey, en juillet 1971. Organisé par Pierre Fournier (*Hara-Kiri*, *Charlie-Hebdo*), Gébé (*L'an 01*), et le comité Bugey-Cobaye, ce rassemblement de 15 000 marcheurs lançait avec *l'écologie politique*, la seule idée nouvelle parue en France et dans les pays industriels depuis un demi-siècle. Une idée aussitôt combattue, raillée, dénigrée, falsifiée par les industrialistes et technologues, de droite comme de gauche, anti ou pro capitalistes, du situationniste Guy Debord et des groupuscules trotskystes et maoïstes au parti pompidolien des autoroutes et de l'immobilier, en passant par les syndicats et partis communistes et socialistes ; tous avides de croissance, d'emploi et de consommation.

Tout aussitôt, il fut clair pour nombre d'idéologues et de récupérateurs que cette protestation de la nature et de la liberté conjointes ne ferait que croître avec leur destruction conjointe et que naissaient là un lectorat et un électorat juteux à capter. D'où les articles et les dossiers aguicheurs dans *L'Express* et *Le Nouvel Observateur* – lequel nous annonçait en juin 1972 « La dernière chance de la Terre » en couverture d'un hors-série de 70 pages vendu à 300 000 exemplaires. Cette « dernière chance » restant, selon *le Nouvel Obs*, dans la première « conférence sur l'homme et son environnement » organisée par l'ONU à Stockholm (5 au 16 juin 1972), et dans la publication prochaine du rapport sur « les limites de la croissance² » par les technocrates du Club de Rome et les ordinateurs du MIT (octobre 1972). Faute de suivre leurs consignes, c'était « la fin du monde », ou du moins celle de la société industrielle, dans « dix ans », dans « trente ans », suivant Alain Hervé et Michel Bosquet (*alias* André Gorz). La « fin du monde », en attendant, a fait depuis 50 ans la carrière de toutes sortes d'imposteurs et d'arrivistes, avides de réussite dans la catastrophe ; de ces épaves qui montent avec la marée verte tout en se flattant de la faire monter ; ou, plus crûment, tâchent d'en tirer quelques bouts de charogne avant le déluge, la peste, l'incendie, la famine, la bombe, etc. La « fin du monde », en attendant, ils en vivent bien.

En novembre 1972, voici juste 50 toussaints, Pierre Fournier lance *La Gueule Ouverte*, le journal qui annonce la fin du monde, avant de mourir trois numéros plus tard, en février 1973, à 35 ans, d'un infarctus ; laissant le champ libre aux ennemis de l'écologie (*de l'écologie*

¹ « La marée verte et ses épaves – 1) Les ennemis de la nature », 13/12/21, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

² *Halte à la croissance*, Fayard, 1972

politique), déclarés ou travestis. Soit qu'ils agitent le drapeau vert pour combattre le drapeau vert ; ou qu'ils tentent de nous faire prendre le drapeau rouge, arc-en-ciel ou violet pour le vert.

Au premier rang des critiques de « l'écologisme » figure Michel-Antoine Burnier (1942-2013), *alias* M-A. B, la Burne, Roger Frigo, etc. (durant les nuits de bouclage d'*Actuel*) ; un personnage quelque peu guindé et gourmé, fils d'un notaire savoyard, mais diplômé de Science-Po, sartrien et membre de l'UEC des années 60 (Union des Etudiants Communistes).

Trois mois après le rassemblement du Bugey – et quatre ans après les premières alertes de Fournier dans *Hara-Kiri* - le mensuel *Actuel* dont Burnier est l'un des animateurs (avant d'en devenir le rédacteur en chef dans les années 80), publie en couverture un numéro intitulé « Beuark ! (c'est quoi l'écologie ?) » (n°13, octobre 1971).

C'est la première fois qu'*Actuel* parle d'écologie, non sans opportunisme et arrières pensées. Michel-Antoine Burnier conclut le dossier de dix-sept pages par un article intitulé « Doucement les débiles ! », et qui en prend l'exact contrepied. « Les débiles » étant les écologistes accusés de sacrifier à un naturalisme mystifié, essentialiste et réactionnaire - mais on a déjà disséqué ce réquisitoire dans le premier chapitre de *La Marée verte*.

Il se trouve qu'en ce même automne 1971, M-A.B. publie avec son cousin Frédéric Bon (1943-1987), sociologue au CNRS et futur enseignant à l'IEP de Grenoble, un ouvrage intitulé *Classe ouvrière et révolution*³, que *Le Monde* recense studieusement.

Quels sont donc « les ouvriers » que Michel-Antoine Burnier et Frédéric Bon entendent mobiliser en vue de leur « révolution » ? Quelle est donc leur « analyse concrète de la situation concrète » (Lénine) ? Ou si vous préférez, comment la « révolution écologique », toujours raillée, méprisée, vitupérée par *l'intelligentsia* française, de gauche à droite, a-t-elle perdu un demi-siècle.

« Prolongeant leurs réflexions sur les nouveaux intellectuels, Frédéric Bon, attaché de recherche au C.N.R.S., et Michel-Antoine Burnier, journaliste, s'efforcent de déterminer, à travers une critique de l'analyse marxiste traditionnelle, quelle est la classe révolutionnaire en l'état actuel de la société. Il ne semble pas que la classe ouvrière puisse jouer ce rôle dans l'avenir.

La contestation globale de l'ordre social appartient désormais à ceux qui « véhiculent le savoir ». Partie des universités, elle rayonne sur les couches techniciennes et la jeunesse. Réhabilitant la fonction de l'utopie et le rôle de la spontanéité, les auteurs, qui se proposent de poursuivre leurs recherches, n'affirment pourtant pas que les nouvelles couches porteuses d'une idéologie antiautoritaire, parviendront à réaliser leur révolution. « L'histoire n'offre jamais de garanties », soulignent-ils en conclusion⁴. »

La nouvelle classe révolutionnaire, selon Bon & Burnier, pourrait donc fusionner les masses juvéniles issues du *baby boom* (*circa* 1943 - 1973) et hautement scolarisées par le capital et l'Etat, en quête de maîtres d'œuvre pour mener à bien l'éternelle *modernisation* de l'appareil productif. Merci de Gaulle, le Commissariat général au plan et la « démocratisation de l'enseignement supérieur ». Dans les derniers chapitres de leur ouvrage, *La société post-industrielle et Naissance d'une révolution ?*, Bon & Burnier livrent donc leur vision de cette éventuelle révolution – qui ne serait pas « écologique » - et de ces révolutionnaires qui ne seraient pas « débiles », mais des intellectuels diplômés comme eux : universitaires, étudiants et professeurs, scientifiques, chercheurs, ingénieurs, techniciens, etc.

³ Le Seuil

⁴ *Le Monde*, 17 décembre 1971

Examinons donc cette théorie, cette « vision du monde ordonnée », que la gauche technologiste, la « deuxième gauche », la « nouvelle gauche » (Alain Touraine, Serge Mallet, André Gorz, Michel Rocard, le PSU, *Le Nouvel Obs*, la CFDT, etc.), défend en toute fausse conscience, en toute cécité volontaire, depuis les années 60, et qui n'a servi qu'à refouler, occulter, discréditer le souci écologique du vivant (*phantasmes ! Archaisme ! Catastrophisme !*), jusqu'aujourd'hui, où, le retour du réel et du vivant moribond, permet aux ingénieurs de la survie de nous imposer leurs « solutions » technologiques et d'abolir nos libertés au nom des « générations futures » et du sauvetage de la planète⁵.

La première révolution industrielle façonne le complexe science-technique-industrie. La science, y compris la recherche fondamentale, n'est plus un loisir de riches oisifs, mais la profession de centaines de milliers d'hommes, une pratique collective et organisée qui produit des marchandises au profit du capital, et de la puissance au profit de l'Etat. D'où l'apparition d'une « couche sociale du savoir » dont les fonctions vont de la recherche la plus abstraite aux applications les plus courantes.

La révolution scientifique et technique transforme le capitalisme libéral. Elle se prolonge et se renouvelle en révolution permanente, jusqu'à l'avènement de « sociétés post-industrielles ». L'évolution sociale se confond avec l'essor des connaissances. Concentration industrielle, rationalisation de la production, automation, intervention de l'Etat, planification, concentration sociale. Ce néo-capitalisme est parvenu à une certaine forme de socialisation des rapports de production – interne à la classe dominante – sans abolir l'appropriation privée qui le caractérise. Dans les pays occidentaux, entre 1945 et donc 1971, les structures de direction étatique et industrielle arrivent à produire une croissance élevée et une hausse réelle, quoiqu' inégalement répartie, du niveau de vie - le pouvoir d'achat, la consommation chère aux partis de gauche. *Cet équilibre repose sur deux conditions : une innovation technique constante, un renforcement permanent de l'organisation. Pour lever les contraintes naturelles qui pèsent sur l'individu – la faim, le froid, les pénuries – la société industrielle a accru dans des proportions gigantesques les contraintes sociales.*

Organisation et parcellisation du travail, organisation de la consommation, du tissu urbain, des transports, des loisirs, de la santé, politiques fiscales, éducatives et familiales : une planification occulte régent une bonne part de la vie quotidienne et des comportements collectifs. La société industrielle s'enferme ainsi dans une contradiction absolue : la croissance exige une dynamique sociale et intellectuelle effrénée – libérale-libertaire pour utiliser le néologisme de Michel Clouscard (1928-2009), introduit en 1972 dans *Néo-fascisme et idéologie du désir* -, mais aussi un contrôle et une hiérarchie grandissants afin que les forces centrifuges déchaînées par l'innovation technique et la mobilité sociale ne détruisent pas l'autorité au moment où elle est plus nécessaire que jamais au maintien de l'ensemble social. *Le néo-capitalisme favorise donc l'émergence d'une structure sans précédent historique : une société hiérarchisée en mutation permanente.*

Place à l'individu affranchi des normes de conduite et des structures ancestrales (l'école, l'église, la famille, etc.) pour affronter le chaos de la mobilité sociale et des relations marchandes. Certes, cet individu se conforme aux impératifs de la morale générale comme aux règles de la vie en société. Son prototype est « le puritain protestant » que le sociologue David Riesman (1909-2002), l'auteur de *La Foule solitaire* (1950)⁶, définit comme *intro-déterminé*, c'est à dire fixant par lui-même ses règles de comportement et de consommation. Cependant

⁵ Cf. Bernard Charbonneau, *Le Feu vert* (1980), Parangon, 2009

⁶ Arthaud pour la traduction française en 1964

l'innovation contemporaine ne libère pas pour autant la créativité des groupes et des personnes : les changements doivent être *massifs* et *contrôlés*. A l'homme intro-déterminé succède donc l'homme *extro-déterminé*, le suiviste qui règle son attitude sur celle de son groupe d'appartenance (en 2022, on dirait sa « communauté »), les collègues de travail, les voisins du quartier – ou sa classe d'âge. Cette *génération* si importante à l'époque des *baby-boomers* et de l'invention de la « jeunesse » en tant que catégorie autonome, cible d'un *marketing* flagorneur particulier. C'est ainsi que *Europe 1*, *Salut Les Copains* et les *idoles* - bref les mass media et le showbizz – périssent les *croulants* (en 2022, on dirait les *boumeurs*), la coutume et l'éthique individuelle de l'apprentissage des *yéyés*.

T'es plus dans l'coup, papa !
T'es plus dans l'coup, papa !

Les copains persiflent en chœur l'insolent refrain que Sheila, leur porte-parole à couettes a lancé en 1963. Deux ans plus tard les Who durcissent le ton :

Hope I die before I get old (My generation, The Who, 1965)

Le Front de Libération de la Jeunesse explique dans *Tout !* en février 1971, par la plume de Richard Deshayes : « Nous ne sommes pas contre les vieux mais contre ce qui les a fait vieillir⁷. » C'est la jeunesse représentée par ce « Front de libération » que Bon et Burnier voient, parmi les *provos* et autres *yippies*, comme possible vecteur d'une révolution anti-autoritaire. Nombre de ces jeunes sont morts effectivement - suicides, overdoses, alcoolisme, sida, désespoir et maladies variées – avant d'avoir vieilli. *Mais que sont devenues les fleurs du temps passé ?*

Quant aux « figures du gauchisme » voyez *Génération*⁸, le pavé d'Hamon & Rotman qui raconte en 1987, et sur un ton d'autosatisfaction épanouie, leur ascension entre 1965 et 1975.

Lorsque les *millennials* rétorquent *Ok, Boomer !* aux *papy boomers* sermonneurs et vitupèrent un « patriarcat » largement défunt depuis un demi-siècle, ils ne font que radoter ce que les *baby boomers* rétorquaient à leurs *croulants* – T'es plus dans l'coup, papa !

Plaisant retournement que les *croulants* avaient bien prédit : - Tu verras quand tu auras mon âge. Cependant les uns comme les autres, depuis soixante ans que cela dure, ne font qu'éructer les slogans que toute promotion reçoit en même temps que son identité en kit ; nom de « génération » (*lost, beat, bof, x, y, z, etc.*), panoplie de vêtements, gadgets, musiques, mots de code, pratiques, attitudes, etc. L'innovation marketing la plus marquante depuis une dizaine d'années étant l'importation *via* l'impérialisme culturel américain (*alias* « *soft power* ») de « communautés » et de « minorités » conçues aux Etats-Unis, avec toutes les « intersections » imaginables.

Ces néo-catégories de consommateurs aux normes d'appartenance stéréotypées, et renforcées par les *media*, engendrent des habitudes d'achat assez denses pour écouler une production de masse et en série, tout en restant suffisamment maniables pour suivre l'innovation et rester *dans le vent, dans le coup* (et plus tard *branchés, chébran, câblés, connectés, etc.*). *La maîtrise de techniques de manipulation des foules est en ce sens vital pour la classe dirigeante : celles-ci constituent le point stratégique de l'adaptation des individus au système, le lieu où se résout la contradiction entre société hiérarchique et changement rapide.* (Bon & Burnier)

Bref le conditionnement perpétuel et instantané des masses par les maîtres, avec parfois des accidents idéologiques, des effets pervers, comme en mai 68 où l'apologie mercantile de la

⁷ *Tout !* n°9, 18 février 1971. « Texte interrompu par une grenade »

⁸ Le Seuil, 1987

rébellion juvénile (le « malaise de la jeunesse ») se transforme soudain et brièvement en déviances de masse. Il suffit de couper les émetteurs radio ou le réseau Internet pour refroidir une bonne part de l'ébullition. En fait l'analyse de Bon & Burnier est une paraphrase et une mise à jour d'un passage du *Manifeste communiste* (1848), d'ailleurs cité et commenté en bas de page :

« La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, ce qui veut dire les conditions de la production, c'est-à-dire tous les rapports sociaux. Le maintien sans changement de l'ancien mode de production était, au contraire, pour toutes les classes industrielles antérieures, la condition première de leur existence. Ce bouleversement continu de la production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelle distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. Tous les rapports sociaux, traditionnels et figés, avec leurs cortèges de conceptions et d'idées antiques et vénérables, se dissolvent ; ceux qui les remplacent vieillissent avant d'avoir pu s'ossifier. Tout ce qui était solidité et permanence s'en va en fumée, tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont forcés enfin d'envisager leurs conditions d'existence et leurs rapports réciproques avec des yeux désabusés » (*Manifeste du parti communiste*, Editions sociales, p.18).

Aujourd'hui la révolution scientifique et technique bouleverse le système de références péniblement établi par le capitalisme libéral. La société post-industrielle surgit au cœur du monde bourgeois et l'accélération des mutations est sans rapport avec celle décrite par Marx. L'ampleur du processus est cette fois telle qu'il rompt avec l'évolution linéaire du système. Une prodigieuse distorsion apparaît pour la seconde fois à tous les niveaux⁹. »

En somme, tout fout le camp, sans cesse et toujours plus vite, et ce bouleversement perpétuel, harassant et décervelant, est depuis 60 ans une spécificité du « système » qui ne parvient plus à remplacer de façon durable les vieilles structures par d'autres, aussitôt rongées par de nouveaux comportements. Liquidés le *vieux monde* et la « transmission verticale » honnie (autoritaire, etc.), il n'y a plus dans un *monde qui bouge*, que de la « communication », on allait dire de la contagion, « horizontale ». Et cette communication ne crée pas seulement des « besoins artificiels », mais des « identités » non moins artificielles, au moyen de produits et de techniques de manipulation relayées par les « groupes de pairs ».

L'aboutissement de ce processus c'est un univers superficiel peuplé d'individus uniformes, normés par les mêmes messages et les mêmes modes de vie (mass media, showbizz, loisirs), soumis aux mêmes emplois parcellaires, aux mêmes hiérarchies économiques et bureaucratiques, et juxtaposant des groupes sociaux et des classes d'âge « à mentalité différenciée », comme en témoigne la violente lutte de génération qui se développe dans les métropoles et les grands ensembles de banlieue sur le terrain *sociétal* : « révolution sexuelle », « révolte de la jeunesse », « libération de la femme », « mouvement homosexuel », etc. *Tout se passe comme si la réduction de l'anarchie économique de la période d'industrialisation n'avait pu s'accomplir qu'au prix d'une anomie des comportements humains.*

Encore dix ans avant la gueule de bois, chantée en 1981 par Chagrin d'amour :

*Chacun fait, fait, fait
C'qu'il lui plaît, plaît, plaît
L'précipice est au bout
L'précipice on s'en fout*

⁹ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*. Le Seuil, 1971

*Chacun fait, fait, fait
C'qu'il lui plaît, plaît, plaît*

Quant à l'anomie, l'anarchie des comportements et des valeurs, on sait quelles extrémités tragico-comiques, quelle volonté d'illimitation, elle a atteint depuis, grâce aux moyens des technosciences, marchandisés par ce techno-capitalisme que Bon & Burnier nomment « néo-capitalisme ». « Les vraies contradictions » pour nos deux néo-Marx & Engels, ce sont celles du « capitalisme », que le « néo-capitalisme » « déplace sans les supprimer ».

« En organisant la production, il distend le tissu social » et reproduit « dans la sphère des rapports collectifs les tares qui affectaient le marché sous le régime de la libre concurrence : le coût de la socialisation devient exorbitant, les résultats aléatoires, les contradictions permanentes. Les conflits contemporains des sociétés occidentales ne proviennent qu'en apparence d'une révolte contre la sur-organisation¹⁰ : ils dévoilent les antinomies d'une structure à la fois contraignante et désordonnée. Ils manifestent l'incapacité de la classe dominante à maîtriser les conséquences de l'essor des forces productives au-delà du contrôle du cycle économique¹¹. »

Où l'on retrouve cette bonne vieille contradiction entre « l'essor des forces productives et les rapports de productions » (Marx, Engels) provoquant une « crise de culture » qui atteint « l'ensemble du système de représentation et de comportements ».

Incapable de prendre leurs responsabilités et d'admettre que les causes des maux gisent au cœur du « système », les « gouvernants », « l'idéologie dominante », se défaussent sur des causes fantastiques et apocalyptiques, telles que « la crise de civilisation » ou la « pollution ». La première engendre des méditations à la Spengler et à la Malraux sur le déclin des empires et des civilisations : « la critique sociale se mue en contemplation du destin et l'exorcisme tient lieu de politique ».

Quant à la seconde, on retrouve *verbatim* un paragraphe de la tirade contre « les débiles » dans le dossier d'*Actuel* consacré à l'écologie.

« A l'opposé, les propos sur la pollution – thème essentiel et récent de l'idéologie dominante – métamorphosent la contradiction en un marasme matériel. Economiquement et technologiquement, la pollution pose en soi moins de problème qu'en son temps la prophylaxie des maladies contagieuses. Là aussi le transfert relève d'une conscience mystifiée : la dégradation de la vie urbaine tient plus de la rupture des modes d'intégration que de l'écologie. A travers le discours sur la défense de l'environnement *naturel*, c'est l'image inversée de la dévastation du milieu *culturel* qui est en cause. La lutte pour la protection de la nature mime symboliquement une reconstitution du corps social¹². »

Ayant réduit la pensée et la révolution écologique à la lutte contre les pollutions – comme on la réduit aujourd'hui à la lutte contre l'effet de serre - B&B ont beau jeu de confiner cette lutte à des solutions économiques et technologiques, telle que la construction d'un réseau d'égouts et de canalisations après l'épidémie de choléra de 1832, à Paris. Bien. Mais la classe ouvrière et les partis qui s'en réclamaient, ayant failli et s'effaçant peu à peu de l'actualité, quelle(s) classe,

¹⁰ Ou de *sursocialisation*, voir Théodore Kaczynski, *La société industrielle et son avenir*. EDN, 1998

¹¹ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*. Le Seuil, 1971, p.125

¹² F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*. Le Seuil, 1971, p.126

quels groupes sociaux, quelle(s) représentations politiques et quels projets sont susceptibles d'accomplir une révolution ?

B&B nomment d'abord l'ennemi dont ils trouvent la définition chez Alain Touraine :

« La technocratie est le pouvoir exercé au nom des intérêts des appareils de production et de décision, politiques et économiques, qui visent la croissance et la puissance et qui ne considèrent la société que comme l'ensemble des moyens sociaux qui doivent être utilisés pour parvenir à la croissance et au renforcement des appareils dirigeants qui la contrôlent¹³. »

Cette technocratie, à la tête de l'Etat, des administrations, des appareils de manipulation, des grandes entreprises, se compose d'intellectuels de type nouveau, issus des mutations scientifiques et techniques, et capables de piloter la société post-industrielle. L'oppression prend le pas sur l'exploitation. La contradiction entre manipulateurs et manipulés (entre décideurs et exécutants) l'emporte sur celle entre exploités et exploités. Et les techniciens sur les ouvriers professionnels, qualifiés, etc. Le *technico-scientifique* l'emporte sur le *technico-empirique*. La science, et non plus l'expérience, est le fondement de leur formation et des techniques mises en œuvre ; les techniciens n'ont pas appris en apprentissage, mais dans les filières scolaires dont ils sont diplômés.

« ... de nouvelles couches apparaissent, qui se situent au point de rencontre de l'innovation et de la contrainte : produits et acteurs de la révolution scientifique et technique, face à des hiérarchies d'autant plus pesantes qu'elles sont plus fragiles, les techniciens et les étudiants vivent un conflit et une crise qui reflètent en les amplifiant les antagonismes de l'ensemble de la société. La fonction d'accroissement, de diffusion, de gestion et d'utilisation du savoir, traditionnellement monopolisée par les intellectuels de la classe dominante (NdA. Songez aux moines, théologiens et universitaires du Moyen Age, aux savants de la Renaissance, aux aristocrates et bourgeois des Lumières), se distingue aujourd'hui de la fonction de pouvoir¹⁴. »

Ici, Bon & Burnier répètent doctement la leçon de Touraine déjà citée : « Le technocrate ne représente pas, comme le voudrait l'étymologie, un technicien au pouvoir : » Ce qu'on nomme la technocratie n'est pas le remplacement des choix politiques par les choix techniques. Une telle expression ne correspond à aucun type de société et ne peut évoquer qu'une utopie sans grande importance¹⁵. »

Enoncé absurde et contradictoire à double titre : théorique et historique. « Savoir c'est pouvoir », comme l'a formulé quatre siècles plus tôt, Francis Bacon (1561-1626), scientifique, philosophe, pionnier de l'empirisme et de la méthode expérimentale. Mais n'importe quel ignorant aurait pu proférer ce truisme : qui sait faire, peut faire. Qui a la science du monde et des hommes, peut agir sur le monde et les hommes. Et jamais ce ne fut plus évident que dans une société fondée depuis la seconde guerre mondiale – sinon, depuis la première – sur une perpétuelle révolution scientifique et technique.

D'autre part, même si nos brillants intellectuels méprisent ce néologisme de « technocratie » forgé en 1919, par l'ingénieur William Smyth, et l'importance du mouvement technocratique

¹³ Alain Touraine. *La Société post-industrielle*, Denoël, 1969, p.135

¹⁴ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*. Le Seuil, 1971, p.128

¹⁵ Alain Touraine, *La Société post-industrielle*, Denoël, 1969, p.135, citée par F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*. Le Seuil, 1971, p.127

américain dans les années 30, avec ses projets de « soviets d'ingénieurs » et son influence sur le *New Deal*¹⁶, ils ne peuvent ignorer l'émergence de ce qu'ils nomment eux-mêmes « néo-capitalisme », « société post-industrielle » (et pourquoi pas « post-capitalisme » tant qu'on y est ?), lesquels surgissent des mutations du complexe science-technique-industrie, avec ces « nouvelles couches », cette « classe technique », dont ils énumèrent les membres lorsqu'ils évoquent « la fonction du savoir » prétendument distincte de celle du pouvoir :

« Cette fonction du savoir (...) exige et structure une couche spécifique – *les techniciens* – dont l'originalité se définit à la fois par rapport aux mécanismes de socialisation et au processus de production. Le mot est ici pris au sens large, il regroupe l'ensemble du personnel scientifique et technique, du physicien des hautes énergies au personnel d'entretien des ensembles électroniques, du chimiste au psychologue. *Pour la première fois dans l'histoire des sociétés occidentales, le savoir est véhiculé par une couche sociale dominée, exclue du pouvoir, soumise aux hiérarchies et manipulations de la société néo-capitaliste.*

Le mode d'apparition des techniciens est multiforme. On les rencontre dans les universités, les laboratoires et les bureaux d'étude, mais aussi dans l'industrie – où ils conçoivent et dirigent les automatismes -, dans les bureaux – où ils assurent le fonctionnement des machines à traiter de l'information (ordinateurs) -, et pour une part, dans les services de gestion où les sciences humaines deviennent un élément déterminant de la prise de décision. (NdA. Bref, les ITC des nomenclatures socio-professionnelles de l'I.N.S.E.E.) La couche est homogène : l'évolution de la production industrielle comme celle de la recherche scientifique rétablissent une continuité entre hautes et basses qualifications techniques. Le phénomène qui l'engendre est unique : l'autonomie de la fonction scientifique et technique¹⁷. »

Encore une contradiction. Si « la couche est homogène », avec « une continuité entre hautes et basses qualifications techniques », et que les techniciens « au niveau le plus haut, vivent en osmose avec le groupe technocratique¹⁸ », alors, cette distinction pointilleuse entre techniciens, porteurs de la fonction de savoir et technocrates, porteurs de la fonction de pouvoir, tombe d'elle-même pour laisser la place, en effet, à un groupe homogène de bas en haut, et cumulant, parfois dans le même individu, les divers aspects du savoir, du pouvoir et de l'avoir. Ainsi l'on ne compte plus les étudiants n'ayant pour tout capital qu'un diplôme et une formation d'ingénieur, devenus tout à la fois ou successivement chefs d'entreprise (publique ou privée), et maires, députés ou ministres. Mais revenons à la formation de cette classe technicienne.

« Telle est l'origine de la mutation universitaire – et des conflits qui traversent l'institution dans l'ensemble des pays industrialisés : dans leur immense majorité, les étudiants ne sont pas destinés à des fonctions dirigeantes, ce qu'ils pouvaient encore espérer dans l'Université élitiste de la première moitié du XXe siècle. Hormis les futures technocrates, groupe réduit sélectionné dans sa majorité par le circuit séparé des grandes écoles, les sept cent milles inscrits de l'enseignement supérieur français (NdA. Trois

¹⁶ Cf. Marius Blouin. *De la technocratie. Ludd contre les Américains* (Bellamy, Smyth, Veblen, Ford & Scott. Octobre 2016 sur www.piecesetmaindoeuvre.com , Pièces détachées n°80 & 80'

¹⁷ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, op.cit, p.128, 129,130

¹⁸ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, op.cit, p.132

millions en 2021) fourniront l'essentiel des cadres subalternes et des techniciens du néo-capitalisme¹⁹. »

Cette classe technicienne (ou « couche technique » B&B hésitent sur le terme adéquat), se distingue des ouvriers d'usine comme de l'ancienne petite bourgeoisie. « Son taux de croissance exceptionnel, sa fonction centrale et commune dans le procès de production d'une société dominée par la science et la technique la définissent comme classe émergente, sans que l'on puisse lire encore dans sa physionomie et ses attitudes les traits essentiels d'une classe constituée²⁰. »

Il s'agit en 1971, suivant Bon & Burnier, d'une classe embryonnaire, sans véritable conscience d'elle-même, et diversifiée en multiples sous-groupes. Depuis les techniciens d'usine, au plus bas de la hiérarchie technique, relativement isolés et incapables d'affirmer leur autonomie en tant que groupe structuré, conditionnés de surcroît par le vieil antagonisme entre ouvriers et patrons, et satellisés par le syndicalisme ouvrier ; jusqu'au plus haut niveau des spécialistes, associés par osmose au groupe technocratique. Ce qui tend à dire – même si Bon & Burnier ne le disent pas - que ces deux groupes fusionnent peu ou prou. Que leurs éléments percolent et ne forment en somme qu'un même groupe, une même classe ou un même ordre au sein de la technocratie, comme la haute et la basse noblesse au sein de l'aristocratie sous l'ancien régime.

A l'âge technologique comme au Moyen Âge, un bachelier de province qui joue bien son jeu, qui a de l'ambition, de la volonté, du talent, de la chance, des protections, peut se hisser aux plus hauts emplois et aux plus grands honneurs, moyennant bien sûr des travaux sans relâche. Cela reste vrai en 2022, malgré tous les efforts pour casser cette « machine à intégrer » que constitue l'éducation nationale. Trois millions d'étudiants au lieu de sept cent mille en 1971 (+328 %) sur une population passée de 52 à 67 millions (+29 %). Voyez par exemple, en dépit des accusations de « racisme systémique » et de « racisme d'Etat » - et du splendide refus des statistiques ethniques – la banalité des ingénieurs, cadres, techniciens, médecins, scientifiques, enseignants, etc., issus de l'immigration maghrébine.

En « milieu technique », à l'opposé de l'usine, dans les « laboratoires, institutions de recherches scientifique, bureaux d'étude, mais aussi dans toutes les entreprises qui « fabriquent du progrès technique » - firmes prestataires de services ou spécialisées dans une production de haute technicité, électronique, aéronautique, énergie atomique, chimie, pétrochimie et certaines branches d'équipement lourd comme l'hydroélectrique », les techniciens sont assez nombreux, assez concentrés et/ou déterminants dans la production matérielle ou intellectuelle, pour accéder à la conscience collective et l'autonomie d'action. Leur groupe est à la classe technique ce que les marchands et les métallos étaient à la bourgeoisie du XVIIIe siècle et au prolétariat des années trente : le cœur de classe, le noyau dominant.

Quant à l'université de masse, elle est le creuset social de la classe technique où s'affrontent les technocrates de haut rang, la couche inférieure des chercheurs et enseignants et la foule des étudiants, « aile radicale de la classe en formation ». Cette « université néo-capitaliste » (technocratique) devient un instrument de mutation pour les enfants des « classes moyennes » - la majorité des étudiants – qui « accèdent à l'état technique, sciences « exactes » et sciences « humaines ». » Elle est pour ces masses de *déclassés*, hyper-concentrés dans leurs campus et facultés, leur moyen de *reclassement* et le lieu de formation de la classe technique. Cette masse concentrée – comme jadis le prolétariat d'usine - donne au groupe étudiant la conscience de sa force, alors qu'il subit « la structure autoritaire là où elle est la plus vulnérable et la moins justifiée ».

¹⁹ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution. op.cit*, p.130

²⁰ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution, op.cit*, p.131

C'est en effet à l'université que la contradiction entre l'autorité hiérarchique et l'innovation anarchique éclate le plus fort. L'emballlement techno-scientifique périme sans relâche le savoir, fondement de l'autorité magistrale, parentale et ancestrale, emportant avec lui les positions acquises, et reléguant le maître et l'élève, les parents et les enfants, les vieux et les jeunes, à de simples différences de degrés sur l'échelle du non-savoir. « L'accélération de l'innovation radicalise au premier chef les couches les plus jeunes²¹ » Jusqu'au moment où le rapport d'autorité s'inversant, les jeunes, plus en phase avec l'emballlement, deviennent modèles, meneurs, enseignants et prescripteurs du reste des sociétaires, « dépassés par ces changements qui vont trop vite ». Ainsi, en 2022, ces *digital natives* qui « réduisent la fracture numérique » de leurs parents et grands-parents.

Le contrôle du savoir devient un enjeu décisif dans une société motorisée par une perpétuelle révolution scientifique et technique, où « la classe dominante ne se maintient qu'en mobilisant la science à son profit. » Elle prétend donc en diriger le cours et les applications suivant ses intérêts et volontés, au mépris de la (relative) autonomie d'étude et de recherche dont jouissait l'université. Cet enjeu ouvre une contradiction insoluble et perpétuelle, selon Bon & Burnier, entre savoir et pouvoir, techniciens et technocrates, dirigeants et dirigés. L'innovation est indissociable de la liberté d'étude et d'expression, des « franchises universitaires » ; le pouvoir ne peut éliminer le désordre sans éliminer l'innovation dont il dépend pour son maintien. C'est du moins la leçon que Bon, Burnier et les observateurs de l'époque croient devoir tirer de la fossilisation du « camp socialiste », face à la vivacité du « monde libre ». Il se peut que la technocratie chinoise ait aujourd'hui résolu la contradiction, du moins provisoirement, conjuguant une oppression et une innovation non moins impressionnante l'une que l'autre. L'innovation fournissant des moyens sans cesse accrus à la répression et vice-versa, en un cercle vicieux dont l'issue reste à voir. Mais à l'Ouest, en 1971, si les étudiants - renforcés des lycéens, des assistants et des chercheurs - allument « le foyer révolutionnaire » le plus flamboyant, « c'est simplement que les nouvelles contradictions des sociétés post-industrielles se rapportent d'abord aux circuits de diffusion du savoir et des modèles d'autorité, et à l'idéologie qui les justifie²² » ; et non parce qu'ils seraient les plus opprimés, ni les plus exploités.

En fin de compte, « la révolution scientifique et technique » aboutit selon B&B, à l'émergence de « deux groupes antagonistes d'inégale importance » : technocrates et techniciens.

Les premiers, « couche intellectuelle organiquement liée à la bourgeoisie » exercent le pouvoir. Il s'agit donc autant de technocrates bourgeois que de bourgeois technocrates, suivant la face sous laquelle on examine ces Janus bifronts : le passé ou le présent. Car les bourgeois précédèrent les technocrates qui procèdent des bourgeois. Et comme tous les groupes hégémoniques qui les ont précédés, ils sont persuadés d'incarner « la société » qu'ils ne visent qu'à maintenir et à améliorer.

Quant aux seconds, aux techniciens, « classe sociale en formation », classe du savoir, ils sont l'objet de l'oppression technocratique au même titre que les autres catégories sociales, et subissent le système « comme dépossession des fins de leur activité ». « La tutelle technocratique est absolue : elle définit l'activité de la classe technique de façon purement instrumentale et s'efforce de l'intégrer à la logique néo-capitaliste²³. »

Cependant la nature de leur profession leur garantit une certaine autonomie.

« Dans les secteurs de pointe comme à l'Université, l'organisation pratique de leur travail ne peut dépendre que d'un auto-contrôle – condition nécessaire sans laquelle toute

²¹ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution, op.cit*, p.134

²² F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution, op.cit*, p.135

²³ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution, op.cit*, p.137

créativité serait étouffée -, et les avantages matériels relatifs dont ils disposent renforcent cette autonomie²⁴. »

123 ans après *Le Manifeste du Parti communiste* (1848), Bon & Burnier voient poindre une nouvelle classe révolutionnaire :

Marx & Engels :

« Mais la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui la mettront à mort : elle a produit aussi les hommes qui manieront ces armes – les ouvriers modernes, les *prolétaires*. »

Bon & Burnier :

« Ainsi se créent les conditions d'une révolte contre les mécanismes de la société de répression. Parce qu'elle les ressent plus vivement sans être broyée par eux, la classe technique peut être l'agent d'une mise en cause frontale de l'hégémonie technocratique. Sa revendication ne porte qu'accessoirement sur le système de distribution des revenus : elle cherche à se réapproprier les résultats de son activité et par là-même sa propre vie. Elle perçoit les possibilités étouffées d'une société libérée des contraintes naturelles : le néo-capitalisme lui apparaît comme un insupportable obstacle. A la charnière d'un processus de socialisation en crise, exclue du pouvoir social comme du pouvoir politique, la classe technique se trouve dans une situation d'extériorité qui nourrit son radicalisme²⁵. »

Les techniciens, nouveaux prolétaires. On reconnaît là un thème d'époque, lorsque confrontés au déclin numérique, économique et politique de la classe ouvrière d'usine face aux machines, les moins dogmatiques et délirants des théoriciens marxistes s'efforcent de lui trouver de nouvelles composantes - ouvriers campagnards et immigrés non qualifiés, manœuvres « spécialisés » (O.S) au plus bas de l'échelle - ; ou une classe de substitution, les « nouvelles couches sociales », les « nouveaux intellectuels²⁶ », la « nouvelle classe ouvrière²⁷ », les « techniciens », etc...

Le principal représentant de cette nouvelle théorie, à l'échelle internationale, c'est Herbert Marcuse (1898-1979), l'un des « 3 M » de 68 (Marx, Mao, Marcuse), un penseur qui vient de loin. Issu de la bourgeoisie juive allemande ; mobilisé durant la Première guerre ; adhérent du SPD en 1917 et membre d'un conseil de soldats lors de la révolution allemande ; puis du mouvement spartakiste après l'assassinat de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht ; assistant de Martin Heidegger – qui refuse sa thèse sur Hegel – Marcuse rencontre en 1932 « l'école de Francfort » - Adorno, Horkheimer – bientôt contraints comme lui à l'exil par l'arrivée au pouvoir des nazis. Une conséquence, dira-t-il plus tard, de la « tolérance répressive », la tolérance pour les ennemis de la tolérance, par opposition à la vraie tolérance nécessairement émancipatrice – mais qui détient la vérité sur l'émancipation ? Et d'après quels critères objectifs ? C'est la question que la « culture de la censure » (*cancel culture*) et ses « antifas » de fiction prétendent aujourd'hui résoudre par la force et la *reductio ad hitlerum* de tous leurs contradicteurs. Ainsi des syndicats étudiants à la babouche des islamistes se mobilisent en janvier 2018, à Valenciennes et à Paris-Diderot, pour interdire la lecture de la *Lettre* de Charb

²⁴ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, *op.cit.*, p.137

²⁵ F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, *op.cit.*, p.137

²⁶ Cf. F. Bon/M.-A. Burnier. Ed. Cujas, 1966. Le Seuil, 1971 édition revue et augmentée

²⁷ Cf. Serge Mallet, 1963, Le Seuil

aux escrocs de l'islamophobie qui font le jeu des racistes²⁸ ; tout en gardant un mutisme vigilant sur l'extension de l'islamisme (émancipateur) dans les quartiers, les entreprises, l'école et la société en général.

Bref, notre ennemi de la « tolérance répressive » se réfugie aux Etats-Unis comme tant d'autres artistes et intellectuels allemands fuyant l'intolérance exterminatrice de fascistes véritables. Il y travaille pour l'*Office of Strategic Services*, l'ancêtre de la CIA et enseigne dans diverses universités sa propre version d'un freudo-marxisme mis à jour. Ses livres, *Eros et civilisation* (1955), et *L'homme unidimensionnel* (1964), souvent remâchés par les meneurs de 68, fusionnent une critique de la répression des instincts, des potentialités créatrices de chacun, par le travail aliéné, avec des espoirs assez répandus à l'époque, chez les situationnistes par exemple, dans l'avènement d'une technoscience émancipatrice, au service du genre humain et de son épanouissement :

« A ce niveau, le progrès technique aura transcendé le domaine de la nécessité où on faisait de lui un instrument de domination et d'exploitation et où on limitait sa rationalité. La technologie sera soumise au libre jeu des facultés dans la lutte pour la pacification de la nature et de la société²⁹. »

« Quelle est cette tendance inhérente au développement actuel des forces de production et qui permet ce saut de la quantité à la qualité ? Avant tout la technicisation de la domination qui sape le fondement même de la domination. La réduction progressive de la force de travail physique dans le processus de production, dans le processus matériel de production, le travail physique étant remplacé par un travail mental, concentre progressivement le travail socialement nécessaire dans la classe des techniciens, des scientifiques, des ingénieurs, etc. (...) l'automatisation complète du travail socialement nécessaire est incompatible avec le maintien du capitalisme³⁰. »

Et pour finir, cette sentence qui nous classe, au risque d'encourir l'intolérance émancipatrice des techno-gauchistes, parmi les contradicteurs de Marcuse :

« J'espère n'avoir pas besoin de préciser qu'en parlant d'écarter les horreurs de l'industrialisation capitaliste, je n'envisage pas une régression romantique en deçà de la technique : je crois au contraire que les possibilités libératrices et les bienfaits de la technique et de l'industrialisation ne pourront être visibles et réels que lorsque l'industrialisation et la technique capitaliste auront été éliminées³¹. »

S'il va de soi que nous ne soutenons aucune tentative de « régression en deçà de la technique », domestication du feu, travail de la pierre, etc. – bref de l'*homo faber* – il va non moins de soi que nous combattons toute vision « libératrice » et « bienfaisante » de l'industrialisme et de la technologie (travestie en « technique »), fût-ce en société prétendue « communiste », et en réalité technocratique.

Le mot important dans cette tirade, lors d'une conférence de juillet 1967, organisée à Berlin-Ouest par le Comité des étudiants de l'Université libre, c'est « capitaliste ». Le progrès des sciences et techniques élimine les travailleurs manuels de la production, les remplace par les

²⁸ Ed. Les Echappés, 2015

²⁹ H. Marcuse. *L'Homme unidimensionnel*. Les Editions de Minuit, 1968. p.41

³⁰ Herbert Marcuse. *La Fin de l'utopie*. Delachaux & Niestlé, et Le Seuil, 1968. p. 11, 12

³¹ Herbert Marcuse. *La Fin de l'utopie*, op.cit p. 14

travailleurs intellectuels ; la classe technicienne remplace la classe ouvrière, cependant que l'automatisation sape les fondements du capitalisme, en même temps qu'elle entraîne son dépassement ou son renversement. C'était, et cela reste plus que jamais, le fin mot de la gauche « anticapitaliste » : la Machine nous libère (comme Moulinex), si nous en sommes collectivement propriétaires. Qu'elle soit intrinsèquement autoritaire n'est qu'un fait *purement technique*, et donc raisonnable et admissible.

« Bien avant la théorie marxiste, on a distingué l'autorité rationnelle et la domination. Par exemple, l'autorité du pilote dans un avion est une autorité rationnelle. Il est impossible d'imaginer une situation dans laquelle les passagers donnent des ordres au pilote. L'agent de la circulation devrait aussi être un exemple typique d'autorité rationnelle. Ces choses-là sont probablement des nécessités biologiques, mais pas la domination politique, pas le pouvoir qui repose sur l'exploitation et l'oppression³². »

Il y a pour Marcuse une « mauvaise » domination, arbitraire, et une « bonne » domination, rationnelle. Une fois abolies l'exploitation économique et l'oppression politique, il ne reste que la « bonne » domination de « l'homme » (*sic*) sur « les choses » – c'est-à-dire sur la Machine à tout faire, son esclave³³. Marcuse balaye la possibilité que cette domination « rationnelle » puisse être celle de *certaines hommes*, les *machinistes* (experts, spécialistes, scientifiques, ingénieurs, cadres, techniciens, etc.) sur d'autres hommes, au moyen des machines, pour user d'une redondance : moyen/machine, un seul et même mot en grec : *mékhané*. Il ignore même que cette « machinerie générale » (Marx), ce mécanisme inconscient et sans intention propre, puisse aliéner les machinistes et l'ensemble des hommes à leur volonté de puissance abstraite. Ni les réduire à la servitude de leur volonté de maîtrise. La Machine, tout dépend de l'usage, bon ou mauvais, que l'on en fait. Et la bonté ou la malice de cet usage dépend des machinistes eux-mêmes :

« Quant au problème de la technique et de la domination, il est parfaitement juste que le progrès technique renforce la position des spécialistes. Pour nous, c'est un symptôme au contraire favorable. Car l'important est de savoir qui sont les spécialistes, si ce sont des spécialistes de la guerre ou des spécialistes de la paix, si ce sont des spécialistes de l'exploitation intensive ou le contraire. Les intellectuels ont le devoir majeur de veiller à ce que les spécialistes de l'avenir diffèrent des spécialistes actuels et de viennent des *spécialistes de la libération*. Il existe une technique de la libération, une technologie de la libération, qui doit être apprise. C'est notre devoir de contribuer à augmenter le nombre de ces spécialistes et à renforcer leur position³⁴. »

Bref, « il faut être rouge et expert », ou dans l'actuelle version en vigueur dans la gauche technologiste, « expert et vert ». voire « expert et violet » ou « expert et arc-en-ciel ». *Ecosocialiste, écoféministe, écoqueer, collapsologues* et on en passe de toutes les couleurs.

Engels, lui, un siècle plus tôt, utilisait les exemples du navire à vapeur, de la filature de coton et des chemins de fer³⁵. On a vu depuis toutes sortes de situations où des pirates donnaient des ordres aux pilotes. Mais finalement tout l'argument des technologistes anticapitalistes se

³² Herbert Marcuse. *La Fin de l'utopie*, *op.cit* p. 36

³³ Cf. Herbert Marcuse. *La Fin de l'utopie*, *op.cit* p.89

³⁴ Herbert Marcuse. *La Fin de l'utopie*, *op.cit* p.101

³⁵ Cf. *De l'autorité*, publié dans le recueil *Almanaco Republicano*, 1874, et dans les *Œuvres choisies en deux volumes* de Karl Marx et Friedrich Engels, publiée en français par les Editions du Progrès, Moscou, 1955

ramène à celui-ci : abolir l'autorité dans l'industrie, c'est abolir l'industrie elle-même ; c'est détruire la machine pour retourner à l'outil.

Et alors ?

Toutes sortes de raisons plaident pour ou contre la machine et l'outil. L'abolition de la première n'entraînerait pas la disparition de l'autorité qui est en effet consubstantielle à la rationalité technique. On ne forge pas un marteau, on ne taille pas une pierre, sans obéir aux ordres du maître tailleur ou forgeron, qui obéit lui-même aux contraintes du matériau, des moyens disponibles et du produit visé. En pratique, il n'y a jamais qu'une seule meilleure façon de faire. – Sans parler de toutes les formes d'autorité, physique, verbale, militaire, spirituelle, etc., qui subsistent par ailleurs.

La société primitive est *déjà* une organisation et une unité de production aux règles implacables, sous peine de famine et de maux divers, voire de mort ; soumise au sacré et à ses rites, dont la violence et le sacrifice constituent l'envers. Le *rite*, c'est l'*art* nous rappelle le dictionnaire étymologique, du moins dans les langues indo-européennes. Plus précisément l'art d'exécuter *correctement* les cérémonies religieuses³⁶. Quant à l'art, c'est ce que les Grecs nomment *tekhné*, comme ils nomment « techniciens » ceux que les Latins nomment « artisans » et « artistes ». Et vraiment, parmi toutes les accusations saugrenues dont nous faisons l'objet, celle de vouloir en finir avec les artistes et les artisans n'a jamais figuré.

Mais cette société primitive n'est pas encore une machine aux composants fonctionnels, une termitière technologique vouée à la conquête d'une puissance illimitée sur le monde et ses éléments, dont les hommes eux-mêmes afin de se transformer et de « s'augmenter » à leur guise. Certes, la volonté, plus ou moins claire, est déjà là, en dépit des résistances locales et temporaires relevées par certains anthropologues anarchistes, mais les clans de chasseurs cueilleurs ne se sont pas encore transformés en villages et tribus d'éleveurs cultivateurs ; ni ces sociétés agro-pastorales en cités aristocratiques, guerrières, artisanales et esclavagistes ; ni les sociétés paysannes en sociétés industrielles, etc.

L'essor de cette volonté de puissance et des moyens qu'elle se donne n'a pas encore atteint le stade actuel de démesure, ni en conséquence le même degré de destruction, de « transformation » de la vie et du milieu naturel. Le retour à l'outil et l'abolition de l'industrie – « l'effondrement » - dépendent essentiellement des capacités technoscientifiques, ou non, à produire de nouveaux matériaux, de nouvelles formes d'énergie, de nouvelles technologies, quitte à se débarrasser d'une partie du poids démographique et à exploiter les océans et les étendues libérées par le réchauffement climatique (Antartique, Sibérie, Groenland, Nord Canada, Alaska). C'est bien ce que dit Burnier dans son article d'*Actuel* déjà cité :

« La plupart des découvertes scientifiques et techniques sont encore devant nous : qui pourrait prétendre que nous connaissons dès maintenant toutes les sources d'énergie concevables, et les conséquences de leur utilisation ? L'électricité, l'avion, l'électronique ont ridiculisé la prospective du XIXe siècle sur l'avenir de la machine à vapeur, ses avantages et ses pollutions³⁷. »

Et c'est bien ce que pensent tous ces marxistes des années 60, imbus d'optimisme technologique, et qui refusent de « jeter le bébé » (l'industrialisme), « avec l'eau du bain » (le capitalisme). Quoique *in fine*, ils aient trouvé très bon de barboter dans l'eau du bain avec le

³⁶ Cf. *Dictionnaire étymologique du français*, Robert, 1989

³⁷ *Actuel* n°13, octobre 1971

bébé - ce que leurs enfants leur reprochent amèrement, aujourd'hui, sur les « réseaux sociaux » et dans leurs « marches pour le climat » (« inclusives », « festives », etc.) ; tout en se gardant bien de contester l'électro-nucléaire qui alimente leurs *smartphones*, vélos, trottinettes, voitures, réseaux, etc.

Dans *Les Nouveaux intellectuels*³⁸ et *Classe ouvrière et révolution*, Bon & Burnier recourent les ouvrages du sociologue Alain Touraine³⁹ (1925...), professeur de D. Cohn-Bendit à Nanterre ; de Serge Mallet⁴⁰ (1927 – 1973), adjoint d'Alain Touraine ; et d'André Gorz⁴¹ (1923-2007). Il s'agit toujours de cette « deuxième gauche », opérant à partir du *Nouvel Observateur* (re-fondé en 1964), de la CFDT (déchristianisée en 1964) et du PSU (fondé en 1960). Une gauche moderne, dynamique, jeune, technologiste ; le parti du *Baby boom*, décidé à enterrer la vieille SFIO de Guy Mollet (1905 - 1975), sénile et corrompue, aussi bien que le vieux Parti communiste de Waldeck Rochet (1905 - 1983), sénile et autoritaire ; et dont le grand homme sera Michel Rocard (1930 – 2016), l'idole de Michel-Antoine Burnier.

Cette deuxième gauche rassemble 500 militants, responsables politiques, syndicalistes et intellectuels au Théâtre de Grenoble, le 30 avril et le 1^{er} mai 1966, autour de Pierre Mendès France (1907 – 1982), pour une « rencontre » fondatrice d'un courant qui, s'étant refusé à toute organisation propre, finit par se fondre dans le Parti socialiste, huit ans plus tard, lors des « assises du socialisme » (12/13 octobre 1974).

Parmi les instigateurs de cette « rencontre de Grenoble », outre le PSU, la CFDT, le CNJA et une flopée de « clubs », Jean Daniel (*Le Nouvel Observateur*), Jean-Marie Domenach (*Esprit*), Serge Mallet (PSU, *Nouvel Obs*) et Nicolas Boulte (1943-1975), président de la Jeunesse universitaire chrétienne (JUC), secrétaire du Comité Vietnam national, puis journaliste au *Nouvel Observateur* et futur suicidé du Comité de lutte Renault⁴². Six ans plus tard, en octobre 1972, Nicolas Boulte publiera, sous le pseudonyme de Baruch Zorobabel, une *Tentative de bilan du Comité de lutte Renault*, qui articule une critique de la technocratie – fut-elle de gauche et révolutionnaire⁴³.

Il ne faut pas le dire alors, mais ce colloque qui se présente comme « programmatique » (rapports, débats d'idées), vise également à se débarrasser de Mitterrand, le politicien trouble et ringard, le vaincu de « la gauche unie » aux élections présidentielles de décembre 1965. Parmi les orateurs, Michel Rocard, *alias* « Georges Servet » - il est encore inspecteur des finances - affirme à la tribune que :

« La visée à long terme du socialisme n'est pas nécessairement la nationalisation ». La déclaration rompt avec la culture dominante de l'époque. Pour la première fois, le « pseudo » de Michel Rocard apparaît dans un titre du *Monde*. Plusieurs militants quittent Grenoble avec l'intuition qu'ils ont trouvé le successeur de Mendès France⁴⁴. »

³⁸ Editions Cujas, 1966, Le Seuil, 1971

³⁹ Cf. *Le Mouvement de mai ou le communisme utopique*, 1968, Le Seuil. *La Société post-industrielle*, 1969, Denoël

⁴⁰ Cf. *Le Pouvoir ouvrier*, un recueil de textes écrit entre 1964 et 1971. Denoël/Gonthier, 1971

⁴¹ Cf. *Stratégie ouvrière et néo-capitalisme*. Le Seuil, 1964. *Ecologie et politique*. Galilée, 1975. *Adieux au prolétariat*. Galilée, 1980. *Les Chemins du paradis. L'agonie du capital*. Galilée, 1983. *L'Immatériel. Connaissance, valeur et capital*. Galilée, 2003

⁴² Cf. Marius Blouin. *Alain Badiou nous attaque et nous faisons (humblement) notre autocritique*. Mars 2019 sur www.piecesetmaindoeuvre.com et en pièce détachée n°87

⁴³ Cf. à lire sur <http://archivesautonomie.org/IMG/pdf/ico/supplement/zorobabel.pdf>

⁴⁴ *Le Monde*, 5 juillet 2016

Et en effet, ces honnêtes technocrates seront tous deux les dupes et les dindons du même Mitterrand, l'un des plus méprisés politiciens du moment 68, mais qui déjà trame sa revanche et la toile qui lui permettra d'asservir ses rivaux à ses desseins. Ce sera fait au congrès « d'unification des socialistes » et la prise de ce nouveau PS par Mitterrand, à Epinay, les 11 et 12 juin 1971, un mois avant le rassemblement du Bugey. Chacun ses priorités en cet été 1971 : combattre le nucléaire et sauver le monde ; ou rassembler la gauche technocratique et combattre la droite.

Revenons à Grenoble, c'est-à-dire au chef-lieu de la deuxième gauche, son *laboratoire*, sa *technopole*⁴⁵ ; la seule grande ville qu'elle dirige, depuis 1965, sous la direction d'Hubert Dubedout, l'ingénieur maire issu du Commissariat à l'Energie Atomique. La « rencontre socialiste de Grenoble », c'est aussi un « coup » de Jean Verlhac, l'adjoint au logement de Dubedout, son stratège politique, un membre du bureau politique du PSU⁴⁶.

Si l'autogestion, de Dubedout à Destot - l'ingénieur maire issu du Commissariat à l'Energie Atomique qui lui succède entre 1995 et 2014 - a pu être définie en pratique comme le pouvoir des autogestionnaires, l'écologie du Vert Eric Piolle, l'ingénieur maire issu de Hewlett Packard, n'est rien d'autre en pratique que la co-construction d'une *smart city* avec les ingénieurs de son équipe et des *start up* de la métropole : le pouvoir des technologistes Verts.

Insistons-y. Le *mythe grenoblois* repose d'abord sur un *lieu commun* - presque un *non-lieu* - la banalisation d'une cuvette ayant perdu de longue date tout caractère propre – traditions, populations montagnardes, et jusqu'à la neige -, ce qui la rend soumise à l'innovation et aux migrations permanentes et réjouit *Le Daubé* :

« Le Grenoblois, citoyen du monde.

Le chiffre est éloquent : Il y a aujourd'hui 70 % de Grenoblois qui viennent d'ailleurs. C'est le pourcentage le plus élevé en France⁴⁷. »

En bref, une concentration de résidents en transition qui se moquent de leur lieu de résidence tant qu'ils y trouvent les mêmes commodités qu'ailleurs et la possibilité de se livrer à leurs « expériences ».

On fait donc à Grenoble la même chose qu'ailleurs, une ville « socialiste » entre 1919 et 1932, sous Paul Mistral (1872-1932), à l'ère de la « Houille blanche » et de l'essor électro-industriel⁴⁸ ; une technopole « autogestionnaire », sous Dubedout, entre 1965 et 1983, à l'heure du nucléaire et de la micro-informatique ; une métropole « écologiste » en 2014 – nanotechnologies et « technologies convergentes » - et le maire, Eric Piolle, ne manque pas de se référer à Hubert Dubedout. On le fait simplement avec un temps d'avance et beaucoup d'esbroufe afin de profiter du mythe et de le fortifier⁴⁹.

Grenoble est simplement une ville cobaye⁵⁰, aussi ne faut-il pas s'étonner que six ans après l'élection d'Eric Piolle, la « vague verte » de juin 2020 ait jeté une dizaine d'autres « écologistes » à la tête des métropoles. Cette troisième gauche n'est pas plus « écologiste » que la deuxième n'était « autogestionnaire », ni la première « socialiste ». Il faut simplement

⁴⁵ Cf. *Technopolis, l'explosion des cités scientifiques*. Revue *Autrement* n°74, novembre 1985

⁴⁶ Cf. Pierre Frappat. *Grenoble le mythe blessé*. Ed. Alain Moreau, 1979, p. 297

⁴⁷ *Le Daubé*, 16 septembre 2022

⁴⁸ Cf. J.F. Parent/J.L. Schwartzbrod. *Deux hommes, une ville. Paul Mistral, Hubert Dubedout*. Ed. La Pensée sauvage, 1995

⁴⁹ Cf. *Retour à Grenopolis* sur www.piecesetmaindoeuvre.com, ou en Pièce détachée n°91

⁵⁰ Cf. Claude Glayman. *50 millions de Grenoblois*. Préface de Pierre Mendès France. Robert Laffont, 1967. Dominique Dubreuil. *Grenoble ville test*. Le Seuil, 1968

couvrir la « révolution industrielle » permanente d'un nouveau nom afin de prétendre qu'on va enfin combattre *Les dégâts du progrès*⁵¹. Mais comme il faudrait pour cela, combattre le progrès lui-même, l'essor de la puissance et des forces destructives, on se contentera de verdir le drapeau et la peinture de la Machine. Et voilà cette « classe technique (...) exclue du pouvoir social comme du pouvoir politique », et dont « la situation d'extériorité » nourrit à l'automne 1971 tous les espoirs de radicalité de MM. Bon & Burnier⁵², face à « l'idéologie écologique » des « débiles ».

A suivre (bientôt).

Marius Blouin
Grenopolis, octobre 2019/septembre 2022

⁵¹ Cf. CFDT. *Les dégâts du progrès*. Le Seuil, 1977

⁵² Cf. F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, op.cit p.137